

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 85

Number 1 *Vingt ans après le génocide des Tutsi du Rwanda: regards sur la production artistique*

Article 5

12-1-2015

La première couche d'encre

Abdourahman Waberi

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>

Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Waberi, Abdourahman (2015) "La première couche d'encre," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 85 : No. 1 , Article 5.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol85/iss1/5>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Abdourahman WABERI

La première couche d'encre

Résumé : Dix-sept ans après son séjour au Rwanda, l'auteur revient sur cette expérience.

Écriture, Génocide, Mémoire

J'ai eu le sentiment, pour moi, que lorsque les autorités temporelles et spirituelles ont mis une catégorie d'êtres humains en dehors de ceux dont la vie a un prix, il n'est rien de plus naturel à l'homme que de tuer. Quand on sait qu'il est possible de tuer sans risquer ni châtement ni blâme, on tue ; ou du moins on entoure de sourires encourageants ceux qui tuent. Si par hasard on éprouve d'abord un peu de dégoût, on le tait et bientôt on l'étouffe de peur de paraître manquer de virilité. Il y a là un entraînement, une ivresse à laquelle il est impossible de résister sans une force d'âme qu'il me faut bien croire exceptionnelle, puisque je ne l'ai rencontrée nulle part.

(Simone Weil, 1938 : 405)¹

Le présent article est le fruit de mes notes prises au Rwanda au cours des deux étés 1998 et 1999. Une version, passablement différente, a été lue lors d'un colloque qui a eu lieu à l'École Normale Supérieure (Paris) en 2008 pour le dixième anniversaire du projet collectif panafricain « Rwanda : écrire par devoir de mémoire ». Je ne vais pas revenir sur ce qui a été déjà dit ou écrit sur ce projet auquel j'ai eu le bonheur et le privilège de participer. De nombreux chercheurs africains, européens et nord-américains ont pris à bras le corps les ouvrages issus dudit projet – dont mon recueil *Moisson de crânes*, qui mêle fiction et essai – et s'en occupent encore aujourd'hui. Il faut ajouter simplement qu'une masse impressionnante d'articles, d'études monographiques, de mémoires et de thèses a été rassemblée tant en Europe et en Afrique qu'au Canada et aux États-Unis.

¹ La philosophe avait, on s'en souvient, pris les armes pour défendre la cause des Républicains lors de la guerre d'Espagne mais cette expérience avait provoqué chez elle un profond désenchantement.

Mon propos a pour but ici de revenir sur mon état d'esprit en soulignant, d'une part, les obstacles et difficultés personnelles rencontrés, et, d'autre part, les bénéfices indéniables retirés de cette expérience. En donnant quelques détails sur la vie du groupe, en revenant sur les discussions avec les Rwandais ou sur le choix esthétique du travail entrepris, j'espère éclairer le lecteur sur la nature particulière de ce projet qui lie immanquablement ses deux dimensions esthétique et éthique comme les deux faces d'une même feuille de papier ou les deux ailes d'un oiseau.

Aller au Darfour ?

Qu'il me soit permis d'amorcer ici un petit détour par le Soudan. Dès les premières semaines de l'année 2008, Nocky Djedanoum, directeur du festival lillois Festafrica et organisateur du projet « Rwanda: écrire par devoir de mémoire », a consulté des amis et des collègues africains. La crise au Darfour, qui se déroule tout près de son Tchad natal, le préoccupe beaucoup. L'idée de « faire quelque chose » est de nouveau sur toutes les lèvres ; et quand Nocky Djedanoum m'a demandé si je serais partant pour participer à un projet similaire rendant compte de la tragédie du Darfour, ma réponse instinctive a jailli de mes tripes. Et elle est clairement négative. Sur le moment, je m'en suis voulu terriblement mais je savais aussi qu'il n'était pas – pour moi à tout le moins – possible de me rendre au Darfour. Mes tripes me disaient qu'il n'était pas judicieux de réitérer l'expérience rwandaise à chaque fois qu'une crise de grande envergure éclatait en Afrique. Et les tragédies se bouscuaient au portillon. RDC, Congo, Darfour, Sierra Leone, Somalie, Algérie. Et plus tard, ou concomitamment, Lybie, Mali, Sud Soudan, République centrafricaine.

Toutes les régions portent leur part de malheur en bandoulière. Tous les pays recèlent leur part d'ombre, leurs fantômes, leur amas de poussière et d'os. Nous avons énormément de pain sur la planche. Il nous faut pourtant perfectionner nos méthodes, prendre le temps d'affiner nos outils, aiguïser notre intellect. Bref, créer de nouveaux langages afin de consolider la communauté de chercheurs, d'artistes, d'activistes, d'hommes et de femmes d'horizons divers en train de se constituer autour de ce nouveau champ d'investigation. Aujourd'hui, il est probable que ma réponse serait sans doute moins instinctive et moins sur la défensive. Je

dirais plus volontiers à Nocky Djedanoum qu'il est possible et même souhaitable de se rendre au Darfour ou ailleurs, avec quelques précautions.

Le doute, dites-vous ?

La certitude n'est pas fréquemment rencontrée dans les affaires humaines. J'aurais tendance à lui préférer un autre sentiment, encore plus rarement éprouvé par le commun des mortels : le doute. Plus de vingt ans après la tragédie du Rwanda, le doute est toujours là. Il m'accompagne et c'est tant mieux. Je me demande, qu'aurais-je fait si par miracle j'avais eu quelque chose comme une pleine conscience de ce que c'est qu'un génocide ; en d'autres termes si j'avais eu une connaissance plus intime de ce qui se passait vraiment au Rwanda ? Je dois confesser que je n'en sais rien.

La vérité est que je ne pouvais pas envisager un seul instant jusqu'où le chemin rwandais allait me conduire. Rien ne m'avait préparé à concevoir, à m'imaginer ce qui s'est passé au Rwanda avant, pendant et juste après les cent jours les plus funestes du pays des mille collines. Mon expérience sera tissée d'effarements et d'étonnements, une série d'étonnements qui non seulement relève d'une compréhension d'ordre intellectuel ou émotionnel mais qui peut, chez beaucoup de gens, ouvrir le chemin d'une transformation intérieure. Ce fut le cas pour moi.

« Les mots nous manquent », entendons-nous souvent s'agissant de faits historiques de grande envergure. Si le vocabulaire courant ou l'appareillage conceptuel disponible pour décrire l'expérience subjective sont si pauvres en pareil cas, c'est en grande partie dû au fait que ce type d'expérience a été très peu exploré dans nos sociétés qui sont programmées pour prêter leurs neurones à l'industrie du divertissement.

En 1994, au plus fort du génocide, tous les médias avaient le regard braqué sur la Coupe du monde de football qui se déroulait pour la première fois aux États-Unis. Peu nombreux furent les observateurs ayant saisi la nature génocidaire de ce qu'on appelait encore la crise rwandaise. Pour moi aussi, cette crise rwandaise était assez similaire à ce qui se passait au Liberia, au Sierra Leone, en

Ouganda ou en Somalie. En fait, je reprenais sans grand effort ce qui était disponible dans l'espace prêt-à-porter du village communautaire pour utiliser une expression devenue cliché. J'avais terriblement tort.

L'épreuve du réel

Sur le terrain, j'ai trouvé de l'énergie et du ressort d'abord dans le groupe puis, peu à peu, dans la société civile rwandaise. On a tôt pris l'habitude de faire corps au sein du groupe – dès les premières heures ou les premiers jours. Le plus précieux de mes amis rwandais, le journaliste récemment disparu Théogène Karabayinga, n'a jamais ménagé ses efforts pour nous emmener partout, nous présenter à des gens afin de tisser des liens avec eux et faire émerger des bribes de paroles. La dynamique de groupe était très positive. Le désir de « parler pour le Rwanda et pour l'Afrique » a été un excellent carburant. Même si de multiples questions restaient ouvertes, la plus pertinente était peut-être celle-ci : être un Africain, est-ce une qualité suffisante pour devenir un « tiers », comme l'on dit en psychanalyse, autrement dit un relais et un témoin ? Pas de réponse définitive, scellée une fois pour toutes. Mais, en attendant, le travail s'accomplissait à son rythme. À mon retour du Rwanda j'étais surtout animé par la volonté de faire connaître le génocide des Tutsi tant en France qu'en Afrique. Pour preuve, cette lettre adressée au directeur de publication du *Monde diplomatique* et écrite quelques jours avant la fin de mon premier séjour :

La Mise Hôtel, Kigali, le 22/7/98

Cher Alain Gresh,

Je viens de passer un mois au Rwanda en compagnie d'une dizaine d'écrivains et cinéastes africains dans le cadre d'un projet intitulé « Rwanda : écrire par devoir de mémoire » mûri et porté par des artistes africains (cf. dépêche de l'AFP). Et je compte y retourner l'été prochain pour un autre mois. Nous avons visité des sites du génocide d'avril 1994 et discuté avec différents membres de la société civile rwandaise : des rescapés, des veuves, des élèves, des avocats, des médecins, des soldats, des officiels du gouvernement actuel, des journalistes rwandais, des citoyens lambda, etc. Nous avons palpé les effets du génocide mais nous sommes loin, très loin d'avoir compris, même en partie seulement, cette immense folie...

Je me demande s'il est possible, selon vous, de donner un écho à cet événement inhabituel et sous quelle forme.

Restant à votre disposition pour de plus amples informations, je vous prie d'accepter mes amicales salutations.

À bientôt

Abdourahman

Une montée en humanité

Indéniablement, mon premier séjour au Rwanda a transformé quelque chose en moi. Aujourd'hui, avec la distance, je pourrais plus aisément dire que cette transformation a eu d'immenses effets positifs. Si je ne craignais pas de passer pour un illuminé, j'ajouterais qu'il y a eu, chez moi, quelque chose comme une montée en maturité doublée d'une montée en humanité. Pris ensemble, les deux mois m'ont permis, malgré ma totale incapacité à déchiffrer le réel, de monter en graine, de m'interroger sur mon petit parcours et mon métier. Par exemple, une décennie plus tard, j'ai pu trouver sur mon chemin une perle nommée Walter Benjamin. Je n'aurais pas pu, sans doute, m'approprier les éclats de la pensée du philosophe juif berlinois si je n'avais été transformé par ma petite expérience rwandaise. Plus concrètement, mon roman, *Aux États-Unis d'Afrique*, est lié aussi au Rwanda, de manière souterraine, il est vrai. Je veux dire par là que le roman actualise une manière de revisitation de l'Afrique en tant que continent mais également en tant que signe, au sens sémiologique du terme, qui peut se lire aussi comme un retour sur le Panafricanisme. Le passage par le Rwanda a élargi mon univers référentiel et mis un terme – provisoirement, il est vrai – à mon tête-à-tête avec Djibouti, mon pays d'origine.

Par principe, le jugement sur l'œuvre ne m'appartient pas, c'est au lecteur de s'en emparer. Tout ce que je veux faire, c'est dévoiler mes intentions, mes ambitions, mes désirs dans ce domaine. Lever le voile sur la partie immergée, celle qui englobe l'ensemble de décisions, d'hésitations, de lectures, de raturages qui restent invisibles parce que se situant avant la parution de l'ouvrage.

Au physique, *Moisson de crânes* est un tout petit livre, organisé en diptyque :

La première partie intitulée « Fictions » rassemble non pas des (micro-) récits d'ordre fictionnel ou dramatique, mais plutôt des vignettes, des éclats de voix, des fragments de mémoire ou d'histoire, des bribes de choses que j'ai entendues ou qui m'ont été rapportées. Rien n'est vraiment faux dans cet espace narratif et pourtant rien n'est vraiment donné pour vrai non plus.

Pour la seconde partie, le carnet de route me semble être la meilleure définition générique. C'est aussi un réflexe éthique qui s'est imposé assez vite comme solution. Il fallait bien que je tienne mon carnet pour dire d'où j'écrivais ce que j'écrivais, pourquoi je l'écrivais ainsi, ce que j'avais vu, etc. Ainsi, trois textes très courts sont rassemblés dans cette dernière partie. J'ai pris une dernière décision que d'aucuns peuvent trouver étrange : j'ai clos le livre par une ouverture sur un ailleurs. Un ailleurs qui n'est pas le Rwanda, certes, mais qui lui ressemble tant, du moins pour l'étranger, l'Africain que je suis. Cet ailleurs n'est autre que le Burundi. Le dernier texte est une sorte de *coda*, comme on dit en musique, c'est-à-dire une pièce finale et de courte durée, car il me semblait qu'après ces deux courts séjours d'un mois, la question du Burundi devait être mentionnée d'une manière ou d'une autre. Je suis le seul du groupe à avoir mentionné et donc mis le Burundi dans le mouvement collectif. Je ne sais pas pourquoi il en a été ainsi, je n'ai pas de réponse. Je me contente du constat, et c'est tout.

Quels choix narratifs ?

On ne témoigne pour personne. À vrai dire, on ne témoigne peut-être toujours que de ses difficultés à soi. On ne peut se mettre à la place d'autrui, nous apprend la psychanalyse.

Il y a deux choses que je ne voulais pas : a) faire un roman et b) raconter une histoire. Je n'avais malheureusement pas eu le temps d'engager avec mes collègues une vraie discussion sur les questions esthétiques parce que nous étions tous happés par d'autres choses plus urgentes et plus préoccupantes. Cependant, je dois avouer me souvenir que j'étais à la fois passablement effaré par, et totalement admiratif devant, l'expression de la conviction, du courage et de la foi dans leur art que mes deux collègues Boubacar Boris Diop et de Tierno Monenembo propageaient autour d'eux. Mes deux aînés

s'étaient assez vite embarqués dans l'écriture d'un roman. Je me disais parfois qu'ils étaient complètement fous car je savais qu'une telle audace était encore hors de mes moyens. Ne voulant pas m'atteler à un roman, j'ai pris cependant la décision de faire quelque chose. Et c'est ainsi que j'ai pris des notes. Et même copieusement. Enfin, je n'ai écrit qu'une fois de retour, chez moi en Normandie avec ma moisson d'échos. Par écrire, j'entends composer de courts récits, les agencer, puis les affiner. Bref, faire mieux et plus que de prendre des notes.

Pas de roman, pas de personnages amplement incarnés. Il faut dire qu'en règle générale je laisse ma créativité mûrir pendant deux, voire trois ans avant de me lancer dans l'écriture d'un roman. De plus, il y avait cette fois une immense barrière morale qui m'était infranchissable. Les Rwandais que nous avons rencontrés dès les premiers jours, même s'ils ne nous interdisaient pas de prendre telle ou telle direction, avaient une conscience très aiguë des enjeux de la représentation. Bien sûr, ils balisaient leur terrain avec leurs propres termes. Et toutes les questions qu'ils nous soumettaient étaient légitimes, et à commencer, celle de notre présence. Ils nous répétaient très souvent: « Pourquoi êtes-vous venus? Pourquoi maintenant? Et qui êtes-vous d'abord? »

Il y avait beaucoup d'ONG sur le terrain. Des milliers d'ONG sillonnaient le pays des mille et une collines. Et il n'était pas saugrenu de penser que nous étions une ONG de plus à leurs yeux. Ils voyaient en nous une ONG doublement étrange par sa fonction et par sa nature. Une ONG scripturaire et composée exclusivement d'Africains. Certains se disaient sans doute: « Oui mais bon, c'est finalement une ONG ».

Mais ce n'était pas tout. Il y avait un autre obstacle. Et pas des moindres. Il y avait une défiance solidement ancrée vis-à-vis de la fiction. Une défiance universellement partagée par les gens qui ne sont pas des professionnels de l'écriture. Les uns nous demandaient: « Comment allez-vous vous y prendre. Allez-vous découper l'histoire du Rwanda en tranches historiques pour arriver au génocide? » Les autres enchaînaient: « Oui, mais une fois qu'on arrive au génocide il faut bien distinguer les causes des conséquences, les villes des compagnes, le nord du sud, etc. ». Il ne faisait aucun doute que ce questionnement était non seulement juste et logique, mais qu'il était

aussi pleinement légitime. Il me faut confesser le fait que ce type de rencontre me coupait la chique. Nous avons beau leur expliquer que nous ne faisons pas un travail d'historien ou d'enquêteur, d'autres voix revenaient à la charge avec les mêmes demandes, les mêmes préventions.

De notre côté, il y avait aussi des impératifs catégoriques, dont le plus pressant se traduisait par ces mots : « Il faut faire quelque chose. Pour le Rwanda. Pour l'Afrique. Pour le reste du monde aussi ». Nous avons le sentiment que nous étions embarqués dans un projet qui se voulait doublement exemplaire, nous dépassant largement, et que quoi que nous fassions, nous serions jugés par les yeux de l'histoire.

Une telle situation est psychologiquement insupportable. Le stress vient de toutes parts. Et chacun se protège comme il peut, s'accrochant à tel ou tel raisonnement ou réseau de justification. Ce qui m'a convaincu finalement, c'est qu'au moins deux de mes collègues, et non les moindres puisqu'il s'agissait de Rwandais, étaient eux aussi – je dois ajouter avec la distance, *eux surtout* – dans l'incapacité d'écrire. Ils n'ont pas fait directement mention de leurs difficultés. Mais nous sommes arrivés à ce constat au bout de quelque temps. L'un de nos collègues prenait d'autres engagements ailleurs, multipliant les collaborations comme s'il voulait soit prendre ses distances d'avec nous, ou au contraire se rendre plus efficace pour nous en nous ouvrant d'autres angles de vue. Le fait de voir les collègues les plus intimement touchés dans leur chair par le génocide chercher à se sortir de leur incapacité à écrire, et donc à témoigner par l'écriture fictionnelle, a eu un effet salutaire pour moi. Il m'est apparu de plus en plus clairement qu'il me fallait laisser de côté, pour un temps, mes interrogations esthétiques et y aller franchement. Je sentais désormais comme une évidence la stratégie de l'un de mes deux collègues qui s'éparpillait dans plusieurs directions pour perdre de vue le projet d'écrire. Ce pressentiment n'a pas été démenti par les faits puisque Tharcisse Rugano n'a pas publié de texte à la suite du projet. L'autre collègue, Jean-Marie Vianney Rurangwa, rédigea, quant à lui, un essai pédagogique quelques années plus tard. Enfin, le pourtant prolifique romancier kenyan Meja Mwangi semblait abandonner le projet en catimini. Et c'est ainsi que, lors de mon second séjour en 1999, j'ai commencé à reprendre des notes. Copieusement encore une fois. Dans les mois qui suivirent, le projet

prit définitivement forme sur la table de travail où j'avais écrit mes précédents livres, chez moi en Normandie.

Au final, je pense que l'ouvrage qui ressemble le plus à ma *Moisson de crânes* reste celui de Véronique Tadjo. Il y a chez elle aussi cette chorale, cette polyphonie, cette multitude de voix. Il y a ce tracé volontairement elliptique dans la confection des personnages. Il y a cette parole restituée avec empathie, et peut-être surtout avec humilité et avec un indéniable manque d'assurance.

En me rendant au Rwanda, j'avais fait le choix délibéré d'écrire pour les morts. Mettre une première couche d'encre pour donner si possible voix, visage et mémoire aux disparus en attendant les récits à venir. Et surtout ceux remontant du terrain, ceux venant des Rwandais qui immanquablement prendraient la plume. Et l'histoire ne nous a pas démentis sur ce point car, quelques semaines, quelques mois plus tard, les récits de témoignage de Vénuste Kayimahe, de Benjamin Sehene et de Yolande Mukagasana pour ne citer qu'eux, sont arrivés sur la place. Ils ont été rejoints par d'autres Rwandais, de l'intérieur ou de l'extérieur. Et c'est très bien ainsi.

L'arme miraculeuse de la poésie

S'il y a eu une source qui m'a beaucoup aidé lors de la rédaction de *Moisson de crânes*, c'est la poésie d'Aimé Césaire, que je place du reste au plus haut des sommets. Je suis allé plutôt vers la poésie de Césaire parce qu'elle m'offrait le réconfort alors que les récits et le roman en général ne m'offraient que perplexité et sidération. Les documents historiques n'étaient plus depuis longtemps ma soif de compréhension. La lecture des recueils de Césaire, et notamment « Les armes miraculeuses », est un incroyable remède. J'ai aussi pu lire ses pièces de théâtre, comme *Une tempête* qui m'a été bénéfique, ne serait-ce que pour planter un décor.

Dans ma préface, j'ai pu faire sentir le dilemme : écrire ou ne pas écrire. L'écrivain africain oscille toujours entre l'impératif moral catégorique (sa société et son public le somment de parler de ceci ou de cela) et le désir d'échapper à tout mot d'ordre, de creuser son sillon au plus profond de sa vie intérieure. Schizophrène, il fait

de l'hésitation son moteur. Il avance sur une ligne de crête. De ce terreau, il lui arrive parfois de tirer des pépites d'or.

Washington, mars 2014

Abdourahman Waberi est né à Djibouti. Il est romancier, poète et essayiste largement reconnu. Il enseigne actuellement la littérature à l'Université George Washington à Washington DC et tient une chronique hebdomadaire pour *Le Monde*. Son dernier roman, *La divine chanson*, a été publié chez Zulma en 2015.

Référence

WEIL, Simone (1938). « Lettre à Georges Bernanos », *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto ».